

Marcu Biancarelli

sous L'objectif de Barbara Padovani

Rêve d'auteurs

Ils sont là face à moi. Je les regarde plus que je ne les lis. Ils sont là dans ma bibliothèque du désespoir. Je peux les contempler des heures, rester juste avec eux et entendre leurs voix. Ils m'effraient et me tiennent éveillé. Ne pas mourir avant de les avoir tous entendus. Vassili Grossman, et les plus de mille pages de Vie et Destin. Grossman est mort d'avoir perdu son livre. Les commissaires politiques du KGB avaient saisi son manuscrit, ils avaient arraché jusqu'aux rouleaux de sa machine à écrire afin qu'il ne restât aucune trace de l'ouvrage, pas la moindre ligne, pas la plus petite expression. Il s'est traîné jusqu'à eux, il a demandé leur clémence, il leur a dit que sans son livre, il allait mourir. Ils ne lui ont jamais rien rendu, et ainsi ils l'ont tué. Ce livre sur mes étagères,

c'est un réfugié, un survivant qui a franchi les censures, ce livre c'est une victoire contre tous les obscurantismes, contre la répression qui s'est toujours abattue sur les grands écrivains, les magiciens de la vérité. Il y a aussi James Joyce. Il est là, qui me regarde, assis sur le fauteuil un cigare à la main. Je lui demande : comment as-tu fait ? Comment as-tu pu commettre les cinquante dernières pages d'Ulysse ? J'en arriverais presque à le maudire ; s'il n'était un ami, je le maudirais. Il me parle surtout de *Dubliners*, son premier livre. Alors qu'il était en voyage en Italie, il apprit par son éditeur irlandais que le livre était sorti. Et qu'aussitôt tous les exemplaires avaient été brûlés, détruits sur ordre de la Reine. Ils avaient dit que ses nouvelles étaient antibritanniques, d'autres l'auraient



lynché parce que cette Irlande-là, trop crue, trop vraie, trop pauvre, il ne fallait pas la voir. Il ne faut pas que les écrivains parlent de la médiocrité du Monde. Mais alors de quoi doivent-ils parler ?

Il y a mes frères allemands et autrichiens. Erich Maria Remarque qui n'aurait pas dû écrire qu'il avait eu peur dans les tranchées, qu'il n'avait été qu'un homme, et que ce cadavre d'un soldat français sur lequel il avait pleuré, découvrant une photo de famille dans la poche de son ennemi ; il n'aurait pas dû écrire que ce mort en putréfaction c'était lui, c'était toute la jeunesse européenne saignée dans le grand carrousel des toxicités impériales et nationalistes. Les Bruns en



70 firent des holocaustes, de cette bible pour la paix qu'avait été *A l'Ouest Rien de Nouveau*. Il y a Georg Trakl, et les tourments de Sébastien en Rêve ou de *Crépuscule et Déclin*, il y a cet expressionnisme terrifiant qui révèle cette monstruosité de notre âme. Trop décadent pour les Nazis : ils parlèrent d'art dégénéré

avant d'interdire tous ses poèmes. Ils sont là, Trakl et Remarque, ils sont là aux côtés de Rilke. Et ce poème me hante, qui parle de la Mort et de la Pauvreté, ce poème où Rilke s'apitoie sur ces faibles créatures que sont les hommes, qui n'auront plus jamais de croyances et de grandeur assumée, ou même de déchéance hautement portée, ce poème qui tient en quelques lignes toutes les horreurs iconoclastes d'un sombre siècle à venir. Et puis, il y a Stefan Zweig, perdu à jamais dans son anéantissement à Pétrópolis, sa femme étendue à ses côtés sur le lit où ils sont morts. Ils ont voyagé ensemble et loin où la nuit devait les porter, pendant que l'Europe, et le pays natal croulaient sous les




bottes de tous les fascismes. Il est des écrivains qui meurent lorsque meurt leur pays.

Un homme pousse la porte et qui me parle. C'est George Orwell, celui d'*Hommage à la Catalogne*, celui qui a vu mourir ses



compagnons du POUM et les anarchistes, fusillés par les traîtres staliniens ; il y a ce diable de chroniqueur des oppressions, qui a appris face aux pelotons d'exécution comment parler des bourreaux et qui nous a dit combien les bourreaux, toujours, craignent les mots et les écritures des hommes libres, comment il leur fallait contrôler et réinventer des novlangues. Et Pasolini et là aussi, beau et distingué, vibrant et enflammé, le Pasolini des *Ecrits Corsaires*, mon ami homosexuel, celui qui se fera écraser sur une plage, comme un animal vaincu ; et la Démocratie Chrétienne en oubliera à quel point elle tenait le volant du martyr. Ils sont là tous mes compagnons, là sur mes étagères.

Eux qui ont aimé et souffert, qui ont fait jaillir leurs phrases, leur langue, pour ces instants d'immense solitude, pour ces déchirures qu'il nous faut soigner inévitablement. Eux qui ont pour noms Miller, ou Fante, ou Bukowski, ou Chalamov, Dostoïevski, Tolstoï, ou encore Céline, oui Céline, et mon frère parmi les frères, Jack London, me rappelant l'épopée des trimardeurs, eux, qu'on appelle McCarthy et Sherman Alexie ; et des poètes aussi sont là, dont certains de purs fantômes dans cette bibliothèque du désespoir, Missak Manouchian, « poète français d'origine arménienne » massacré au Mont-Valérien, Joe Hill chantant sous les balles des miliciens de l'Utah. Ils



sont là vivants ou morts, ils sont là dans leurs livres, ces incarnations de l'âme que je lis ou lirai, que je vois ou effleure du doigt, ne pas mourir avant de... Ils sont là, tous, ayant bravé les consciences, et les interdits, et la pensée étriquée, et tous les conformismes lâches, les oppressions aberrantes, là, dans ma bibliothèque du désespoir, debout et rieurs, dans leur totale jubilation d'avoir réussi, ils sont là avec moi, et ils ont dit leurs mots pour moi m'aider à vivre. ●

*Texte de Marcu Biancarelli
pour Donna Corsa*